

### La peur du jour

Riez aux mésaventures de Béator. Et d'autant plus qu'il n'y a pas de quoi rire !

Que se passe-t-il lorsqu'un petit éditeur publie un grand livre ? Les jurés, qui ne sont pas forcément de mauvais lecteurs, le remarquent et l'inscrivent sur leurs listes. Puis sonne l'heure de la distribution des prix et il faut bien en revenir aux choses sérieuses : grands éditeurs et petits livres. Voilà pourquoi « la Traversée du dimanche » de Boris Schreiber, publié par Luneau-Ascot, n'a obtenu ni le Goncourt ni le Médicis mais un lot de consolation baptisé prix Sainte-Beuve dont on serait en peine de vous dire ce qu'il représente.

Pourtant, « la Traversée du dimanche » est, tout bonnement, l'un des plus originaux romans de la saison, le seul ou presque qui ne vous communique pas cette impression de déjà-lu chère au cœur des foules et que stigmatisait Jean Cocteau : « *Le public, hélas, préfère reconnaître à connaître* », disait-il.

Le public en sera pour ses frais. Il ne retrouvera ni son voisin, ni sa belle-mère, ni lui-même en Béator, personnage d'une singularité absolue et conscient de l'être au point de s'exprimer à la première personne du pluriel, comme le général de Gaulle et M. Alain Delon. Ce nous de majesté, qu'on prend d'abord pour un artifice littéraire condamné à faire long feu, se révèle être, grâce à la maestria de l'auteur, un ressort comique solide et durable. On rit d'autant plus aux mésaventures de Béator qu'il n'y a pas de quoi rire.

Beaucoup n'hésiteraient pas, en effet, à le traiter de pauvre type. Quinquagénaire, employé d'un parking souterrain, il vit seul dans un studio déprimant, meublé à crédit, en néorustique. « *Notre maman* », que Béator a doucement poussée vers un asile de vieillards, continue de régler les traites de ce navrant mobilier. Car la délicatesse n'est pas le fort du personnage. Aujourd'hui, toutefois, c'est dimanche, jour de visite et anniversaire de la pauvre femme, par-dessus le marché. Béator songe donc à s'amender et à lui porter ces fleurs dans sa retraite. Il pourrait aussi, par la même occasion, en déposer sur la tombe de « *notre père* », qui repose dans les parages, bien qu'il ne porte guère d'affection au souvenir de cet écrivain raté, sans doute responsable de son incapacité de mener une vie normale.

De cette incapacité Béator nous donne un récital hilarant. Où trouver des fleurs un dimanche ? Plutôt que de se mettre en quête d'une boutique ouverte, il préfère aller à la porte d'inconnus, qui l'éconduisent, pour tenter de leur emprunter ou de leur racheter un bouquet d'occasion. Il lui faudrait, également, dénicher un enfant ou deux car, pour tenter de remonter dans l'estime de « *notre maman* », il s'est inventé une famille dont il aimerait, en ce jour d'anniversaire, exhiber au moins un spécimen. Le nombre et la complexité des obstacles qu'il dresse devant son projet font qu'à la nuit il n'a toujours pas accompli un pas en direction de l'asile maternel.

On songe, bien sûr, à l'« *Oblomov* » de Gontcharov, ce chef-d'œuvre de la littérature russe. Mais Oblomov est gras, riche, entouré et plutôt sympathique. Son refus d'agir est une manière d'épicurisme. Béator, au contraire, est sec, pauvre, solitaire et carrément déplaisant. Son extravagant comportement procède d'une névrose. Et c'est pourquoi, tout en faisant rire, il fait peur. Boris Schreiber, s'il faut absolument lui trouver des ancêtres, écrit du côté de Walser et de Bove. Vous me direz que ce ne sont pas les auteurs les plus lus du siècle. Mais pour ceux qui les ont lus, ils demeurent inoubliables. Le souvenir de « la Traversée du dimanche » vous poursuivra encore quand vous aurez, depuis belle lurette, oublié les noms et égaré les œuvres des lauréats de l'année.

Patrick Thevenon

« *La Traversée du dimanche* », par Boris Schreiber, Luneau-Ascot, 200 pages, 65 F.